

Le souhait de Lise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 11

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LA VIE CHÈRE

EST le refrain du jour : « La vie est chère ! » « Du jour » n'est pas tout à fait exact, car nous nous souvenons que tout enfant déjà — et nous ne sommes plus la première ni même de la seconde jeunesse — nous entendions, sur tous les tons, le même refrain : « La vie est chère ! »

Apparemment, la vie doit avoir toujours été chère. Il n'y a que la période du fameux « Bon vieux temps » qui fasse exception. Seulement, où faut-il la placer, cette période, dans l'histoire du monde ? Personne encore n'est fixé. Toutes les époques ont leur « bon vieux temps », semble-t-il. C'est celui qui a précédé. On en parle toujours au passé et de façon plus ou moins conventionnelle : « Au bon vieux temps ci ; au bon vieux temps ça ! » Les choses dont on parle au passé ont toujours un charme particulier.

Mais à présent, la vie est-elle vraiment aussi chère qu'on veut bien le dire ? Jamais, on ne vit autant d'occasions ! et l'« occasion », c'est la bonne affaire, du moins le croit-on.

Jamais plus qu'aujourd'hui les négociants n'ont fait d'importants rabais sur leurs marchandises, 25, 50, 60, 70, 80 %. Pour un rien, ils la donneraient gratis, ma parole !

Les ventes de soldes, au rabais, toujours, ne se comptent plus. C'est une chaîne ininterrompue. Il en est de même des liquidations.

Les médecins, les avocats, les notaires, etc., c'est-à-dire tous les adeptes des professions libérales, n'ont pas encore suivi le mouvement. Mais ça viendra, allez. Les ordonnances, les consultations, les plaudoires, les actes notariés seront, eux aussi, au rabais. On parle même, mais nous donnons ceci sous toutes réserves, d'un rabais sur les impôts.

Vraiment, nous avons grand tort de nous plaindre. Que nous faut-il ? Nos ancêtres, tout heureux qu'ils aient été, du moins nous le figurons-nous ainsi, n'ont pas connu l'âge d'or dans lequel nous avons le privilège de vivre.

Vous répliquerez peut-être qu'avec toutes ces occasions, ces soldes, on n'en a jamais que pour son argent ? Eh ! bien, n'est-ce pas tout naturel ? Que voulez-vous de plus ? Vous ne prétendez pas, pourtant, qu'on vous fasse un cadeau ?

Allez, la vie n'est pas si chère que ça, en apparence. Ce sont les portemonnaies qui ne sont pas assez rebondis, peut-être, parce qu'ils sont de plus en plus sollicités. Si la vie est plus chère, ne serait-ce pas parce que nous nous accordons foule de choses, de plaisirs, de commodités, de fantaisies, dont nous nous passions fort bien jusqu'ici ?

J. M.



LO PETOU

DEIN on moué dè maison, ao pi dâo Rîsou, demouravè on còo qu'on lâi desâi « Cartouche », por cein que l'iré on bocon bracaillon. L'avâi po vesin, on gabelou, on tât fin qu'avâi à nom : « Ribôt ».

Cartouche, que gardavè quoqué dzenellie, s'étaï apeçu on dzo qu'on lâi robavè se z'âo dein sa dzenellire. Ne pouavè nion accusa, ca deinsti paï, lâi avâi min dè larro, à cein que parâit, ma sè maufiavè dâo petou, et s'iré vellî avoué lo pétairu po lâi fottre onna grenailiâe.

Ma faut crairè que celiâ pouèson dè bita l'a z'u veint dè oquie, câ Cartouche ne lâi a pas pi iu la quva et s'è dzalâ lè pi por rein ; et coumein lè z'âo fottian adî lo camp, lâi vint on n'idée. S'ein va tzi en outro bracaillon, eimpronta iena de sè trappè que sont coumin onna tièce, avoué duvè portettè pè lè bet et qu'on lâi de dâi « pétolâirè » et la beta dein sa dzenellire ein sè peinsent : « Ora, veni lâi piré ».

Ribot, qu'avâi cein apeçu, s'è peinsâ que lâi avâi què, on bon tor à lâi djûvi. Je s'ein va rappertzi onna vilhie remasse toté ein bozalâie que trainavè d'einveron n'a courtena et l'ein fate dein la pétalâie ein cliouseint lè portettè.

Lo leindèman matin, Cartouche va vère se la bite étâi prasse et tot benaisè dé vère lè portetti avau, s'ein va queri on sâ et criè Ribot — que sè promenavè perque sein féré asseimportette avau, s'ein va queri on sâ et criè Ribot étâi mau a se n'aisè, n'ousavè pa rirè et cliennavè la bita ein faseint état dè bin être à se n'afféré, tandu que Cartouche traisâi na portetta. Coumein vo pouèdè peinsa, rein ne budzivè. Cartouche, qu'avâi iu oquie dè na pè lo fon, prein dan la tièce à duvè mau et la saco bin adrâi su lo sa. La remasse, prâo rebouillie, grattavè lè parâi et noutron bracaillon dezâi : « Ne vau pa sailli, sè grippa ». Tot parâi, l'a fini pè tzesi dein lo sa que Ribot a vito cliou et lâi fo on par d'éméluaîè contrè lo mu po lo tia, iò la remasse redondavè qu'on diablo ; po fini, prein lo sa pè lè dou carro d'âo fon, et lo voudie que ba. Vo z'arein falliu vère la mena à Cartouche quand l'a iu cliâ remassè : Djuravè coumein on tzertron einreinblia « Se baya quo l'è que m'a dzuvi clii tor dè caion, lo diablo lâi rontè lè deint ». Et pu ie de dinsè à Ribot que sè crevavè dè rire : « Mè récoumeindo, foudra omète pa dèvesa dè cein que m'è arreva, passeri su lè papâ ». *Djan dâi Pive.*

Le souhait de Lise. — Maman, veux-tu exaucer mon plus grand souhait ?

— Et... voyons ce grand désir.

— Je voudrais aller dans une classe qui soit ronde.

— Ronde ? ! ! !

— Oui, parce qu'il n'y aurait pas de coins... j'y suis tout le temps.

UN PROBLEME NATIONAL

I. L'éducation physique.

Il est avéré, croyons-nous, qu'une grande personne deviendrait folle si des Titans facétieux la traitaient pendant un seul jour de la même façon qu'elle traite ordinairement son enfant au cours d'une année. En souhaitant que l'on donne à l'éducation physique, dans toutes les familles, une place plus grande que celle qu'on lui concède de temps à autre, nous ne désirons pas du tout jouer le rôle des grenouilles qui demandent un roi.

Le sport est très belle école. Mais aussi bien le sport peut-il être excellent pour un corps préparé, peut-il devenir néfaste pour une constitution qui n'a pas été soumise préalablement à cette préparation : la culture physique.

Ayant à former des citoyens composés d'un corps et d'un cerveau, il faut que nous le fassions sans délaisser l'un pour l'autre. La tâche est moins facile qu'elle pourrait le paraître. Au cours de quelques articles, nous essayerons d'en faire ressortir à la fois l'utilité, la nécessité et la valeur.

L'opinion publique n'est pas encore absolument convaincue de l'urgence des soins corporels, et cela elle le doit uniquement à l'ignorance quasi-totale dans laquelle elle vit à l'égard de ce domaine, qui lui paraît un monde nouveau et même mystérieux. Certains esprits, certainement élevés, ne manquent pas d'affirmer, sans avoir étudié particulièrement la question, que le goût des exercices physiques est responsable du désintéressement des jeunes pour le travail, pour les questions brûlantes d'ordre politique, économique, intéressant au plus haut point le pays.

Erreur manifeste ! On oublie trop volontiers et facilement que la qualité morale et intellectuelle est avant tout le fait de la formation scolaire et familiale et que si le sport peut provoquer un engouement quelques fois excessif, la faute en revient aux premiers éducateurs qui n'ont pas su discerner la place qu'il est obligatoire de donner aux soins du corps. Ses exagérations n'existeraient pas, si l'éducation de l'effort physique était normalement faite. Chacun accomplirait son devoir normalement, en suivant les expériences accomplies par les prédécesseurs.

Ces prédécesseurs sont justement les champions actuels, dont beaucoup sont des phénomènes physiques, dont la tâche est aujourd'hui d'instruire, de guider la jeunesse, de lui tracer le chemin à suivre. Les exagérations remarquées dans le sport disparaîtraient bien vite, et l'on aurait plus à déplorer des jeunes leur appétit pour tout ce qui est mouvement, clarté, précision et vie. Verhaeren dit en parlant de la jeunesse :

Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes, Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.

Il ne faut pas en vouloir à la jeunesse si elle s'enflamme de nos jours pour le sport, si un impérieux besoin de vivre et d'agir excite ses sens. Il faut la soutenir et lui imposer progressivement un programme, une voie, qui soient en harmonie avec ses goûts, ses aspirations, ses besoins actuels.

E. N.